

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 » — 13 »
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 30 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 09 minutes du matin, Poste.	
6 — 45 — (pour Angers seulement) Omn.	
9 — 02 — Omnibus.	
1 — 33 — soir, Omnibus.	
— — — — — Express.	
7 — 22 — — Omnibus.	

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

8 heures 20 minutes du matin, Mixte.	
— — — — — Omnibus.	
— — — — — Express.	
12 — 38 — — Omnibus.	
4 — 44 — soir, Omnibus.	
10 — 30 — — Poste.	

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 30 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, Libraires.

Chronique Politique.

Après M. Bright, après M. Otway, voici un nouveau membre du cabinet britannique qui donne sa démission. M. Childers, ministre de la marine, se retire en donnant des raisons de santé ; mais tout le monde assure en Angleterre que le véritable motif de sa retraite est sa désapprobation formelle de la politique égoïste et lâche actuellement suivie par le cabinet Gladstone.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Le Journal officiel de Paris, du 19 janvier, contient une proclamation du gouvernement disant :

« L'ennemi tue nos femmes et nos enfants ; il bombarde Paris jour et nuit, il couvre nos hôpitaux d'obus.

» Le cri : *Aux armes !* est sorti de toutes les poitrines.

» Ceux d'entre vous qui peuvent donner leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi. Ceux restant, jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères, accepteront au besoin les plus durs sacrifices, comme un autre moyen de se dévouer pour la Patrie.

» Soyons décidés à souffrir et à mourir, s'il le faut, mais à vaincre. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Dijon, 22 janvier, soir.

Attaqués de nouveau ce matin, après une nuit de surprises continuelles, nous avons repoussé les Prussiens sur toute la ligne, les poursuivant avec beaucoup d'élan. Les Garibaldiens et les mobilisés ont rivalisé d'ardeur.

L'effet de notre artillerie a été terrible. Plusieurs canons ennemis ont été démontés et les positions d'Ain et Hauteville enlevées aux Prussiens.

Garibaldi est rentré à Dijon aux acclamations d'une foule immense.

Les Prussiens dans la précipitation de leur retraite ont abandonné leurs blessés et leurs ambulances.

On signale un acte de cruauté inouï commis par les Prussiens à Hauteville : ils ont massacré 9 médecins et infirmiers, malgré les insignes indicatifs ; une enquête est ouverte à ce sujet.

Dijon, 21 janvier, 6 h., soir.

Général Pélissier à guerre.

J'apprends à l'instant que Dole, attaqué et bombardé par l'ennemi, a été pris et le chemin de fer coupé.

Lille, 22.

Cambrai est bombardé depuis une heure.

Bordeaux, 24 janvier, 4 h. 20 s.

Intérieur à Préfets et Sous-Préfets.

Hier, Dijon a été de nouveau très-vivement attaqué par l'ennemi. Après une feinte du côté ouest, sur Varois et Saint-Appollaire, il a massé le gros de ses troupes au nord, sur la

route de Langres, et s'est emparé un instant de la ferme de Pouilly, d'où on l'a délogé en faisant brèche dans le mur et sous une fusillade effrayante. La brigade Riciotti s'est hautement distinguée, a presque anéanti le 61^e d'infanterie prussienne et lui a pris son drapeau. L'ennemi a pris la fuite vers Messigny, Norgues et Savigny-le-Sec. Tous les corps engagés ont fait leur devoir ; une grande partie des mobilisés de la Haute-Savoie sont arrivés à temps pour prendre part au combat.

Dans l'Ouest, aucun incident notable ; l'ennemi paraît se replier. Le département de la Mayenne est libre ; Alençon est évacué.

Dans l'Est, la ligne de Lyon à Besançon a été coupée par des coureurs ennemis à Ahyons, près Quengey.

Pas de nouvelles de Paris.

Angers, 24 janvier, 7 h. 07 s.

Préfet à Guerre et Sous-Préfets.

Les Prussiens ont évacué Sablé hier, se dirigeant sur Brulon. Il n'y a jamais eu d'ennemis à Durtal. Un escadron de cuirassiers prussiens a paru à La Flèche hier, annonçant pour aujourd'hui un corps d'armée. Aujourd'hui, au contraire, La Flèche est complètement libre, ce qui a été constaté par une reconnaissance faite par nos troupes. Le général Cléret s'est rendu lui-même à La Flèche ; il ramènera ce soir un prisonnier.

Les renseignements venus de Tours annoncent qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de 400 Prussiens à Tours. On assure qu'ils ont fait sauter le pont du chemin de fer à Cinq-Mars.

24 janvier.

La colonne prussienne arrivée samedi à La Flèche comptait 3,000 hommes, qui font partie du 21^e corps. Elle était commandée par le général Schwerin. Elle comprenait deux régiments d'infanterie Brandbourg, 24^e et 52^e, 6 canons, un équipage de ponts et environ 250 cavaliers ; elle est repartie dimanche, à dix heures, dans la direction de Sablé.

On nous informe que des éclaireurs ennemis, venus à Cinq-Mars, se seraient dirigés du côté de Pernay et que 2 seraient même venus hier jusqu'à Chaunay.

On nous fait savoir de Baugé qu'il est arrivé dans cette ville de l'artillerie et de la cavalerie françaises. — Il est également positif que les troupes prussiennes qui occupaient le Mans se trouvent réduites par l'envoi de détachements, tant dans la direction de Tours que dans celle de Paris. — Il n'y aurait plus que 5,000 Prussiens au Mans et un nombre à peu près égal pour garder les environs de la ville.

Mardi, 250 fantassins prussiens, accompagnés de quelques cavaliers, sont venus jusqu'à Azay-le-Rideau, ont traversé le bourg et se sont retirés sans faire aucune réquisition.

Les paysans ont tiré sur ces ennemis, mais n'ont atteint que les chevaux.

DÉPÊCHES DE LA Suisse radicale.

Porrentruy, 14 janvier.

Un combat très-violent a eu lieu hier près

Hérimoncourt. La canonnade et le feu de l'infanterie étaient très-vifs.

Les ambulances de notre ville sont garnies de réfugiés du corps des *Vengeurs* et de Poméranien blessés venant des environs de Belfort.

A Pierrefontaine, il est arrivé 5,000 Français ; à Croix, 3,000 Prussiens. Ces deux localités sont toutes deux très-rapprochées de nos frontières.

Porrentruy, 16 janvier.

La bataille d'hier a duré de neuf heures du matin à six heures du soir, sur la ligne de Croix, Vaudoncourt, Delle, Audincourt, Montbéliard.

L'aile gauche française avance et a l'avantage.

L'effort principal à gauche, grand roulement de canons, fusillade, grêle de balles.

Les Prussiens évacuent Croix sans coups de canon.

On dit que 150,000 Français occupent la ligne Champlitte-Vesoul.

Porrentruy, 16 janvier.

Le bruit court que les Prussiens ont réoccupé Croix depuis le matin ; la canonnade est très-violente aujourd'hui du côté de Montbéliard.

Le bombardement de Belfort continue.

Porrentruy, 17 janvier.

Un avantage sérieux a été remporté à Arcey par les troupes de Bourbaki.

On annonce qu'après la bataille de Vaudoncourt, Montbéliard aurait été occupé par les troupes françaises et que les Prussiens battaient en retraite.

A Delle, les Allemands ont été également repoussés, après avoir éprouvé des pertes considérables, causées principalement par l'artillerie française.

Beaucoup d'officiers blessés sont à Delle.

Une dépêche privée donne comme positive la prise et l'évacuation de Montbéliard par les Français.

PILLAGE A VESOUL.

« Vesoul, 12 janvier 1871.

» Mon cher Monsieur,

» Je m'empresse, aussitôt nos communications rétablies, de vous donner de mes nouvelles. Nous venons de passer des épreuves terribles, mais grâce à Dieu nous nous en sommes encore bien tirés.

» Je vous dirai d'abord que nous avons l'avantage de posséder le quartier-général de Werder et Degenfeld avec tout le corps d'armée, les maisons de Vesoul étaient littéralement bourrées de Prussiens. Pour vous en donner un exemple, M. X... en avait 150 à loger et le reste en proportion ; un ouvrier, à Vavenne, en avait 27 ; un autre, 30, etc. Nous, par exception, nous n'avions qu'un sous-officier badois, fort convenable et dont nous n'avons eu nullement à nous plaindre. Le pain était introuvable, les Prussiens ayant mis des sentinelles devant chaque boulanger avec défense d'en vendre un seul kil. au public ; tout cela était bien triste comme vous devez le penser, mais ce n'é-

tait encore rien en comparaison de ce qui devait suivre. Le général de Werder avait décrété un impôt de 50 francs par tête pour Vesoul et 25 fr., pour la campagne, payable dans 4 jours sous peine de pillage et d'exécutions militaires.

Tous les conseillers municipaux avaient refusé à l'unanimité ; on s'attendait donc à quelque chose de grave pour dimanche 8 courant ; mais, pour prendre par ordre, le vendredi 6, l'alarme se répandit parmi eux. Les Français, disait-on, arrivaient, et, effectivement, on entendait la canonnade et la fusillade toute la journée ; on se battait à 10 kilomètres de Vesoul. Ce même soir, à 10 heures, un officier qui commandait la gare est venu nous prévenir de déménager immédiatement, qu'ils avaient besoin de notre maison pour en faire un poste et que du reste nous y étions trop exposés ; qu'une action allait probablement se passer à la gare, et, effectivement, on entendait la fusillade très-rapprochée. J'avais déjà mis de côté presque tous nos meubles ; nous primes nos effets et nous nous rendîmes chez M. X... qui nous avait de suite offert l'hospitalité et où, par parenthèse, nous sommes encore.

» Le lendemain a été une journée de transes dans l'attente d'une bataille ; ils avaient barricadé tous les ponts et les routes, ainsi que la gare ; cependant rien n'est arrivé ; mais dans la nuit du samedi au dimanche, le pillage a commencé, ordonné par l'infâme Werder sur une ville qui, au dire des Prussiens eux-mêmes, ne leur avait fait aucun mal. Cela a commencé par les caves et a fini par les chambres. C'était une bande de bêtes féroces et de brigands. Ce qu'ils ne pouvaient pas prendre ils le brûlaient ou le cassaient, et les officiers participaient la plupart à ce vol.

» Notre quartier a été le plus préservé, et pour notre compte nous n'avons pas souffert, ni M. X... non plus, grâce au général K... qui logeait chez lui et au poste qu'il avait établi dans la maison, sur la demande de M. X...

» Mais combien de ménages sont ruinés !

» Enfin, le 10, à six heures du matin, ces maudits sont disparus comme par enchantement, ils allaient au secours de Werder qui venait de se faire battre près de Luce par notre armée de l'Est. On dit qu'ils ont 6,000 tués et 2,000 prisonniers ; ils cherchent à regagner les Vosges pour de là gagner l'Alsace.

» Pourvu qu'ils ne reviennent plus !

LES MOBILES DE MAINE-ET-LOIRE AU COMBAT DE VILLERSEXEL.

Villersexel, 11 janvier.

Je suis vivant, bien vivant, accablé de fatigues, mais je t'écris au coin du feu, assis dans un grand fauteuil, comme si j'étais un général en chef, ce que j'espère bien n'être jamais.

Oui, j'ai assisté à la bataille. Je l'ai vue dans tout ce qu'elle a de plus horrible, de plus navrant. C'était splendide et affreux ; je ne l'oublierai jamais. O quel début !

Nous étions donc partis de notre campement sous bois dans la neige en avant de Filain. — Nous traversons Presle, arrivons à 2 heures à

Espul, et là 2 heures d'attente pour la distribution. — Nous reprenons la marche au canon. — En avant! en avant! au pas de course, 35 kilomètres. La bataille engagée à Villersexel. — Comment avons-nous pu suivre? Je n'en sais rien. Le canon seul nous donnait des jambes. Nous courrions en montant, car dans ce pays superbe on descend et l'on monte toujours : Des côtes boisées — dans le fond, des montagnes neigeuses — une rivière rapide au cours sinueux avec des moulins, des fabriques. — Je te le répète, pays superbe! et nous courrions au galop.

Enfin nous nous approchons; il était 7 heures du soir. Nous voyons la lumière des canons, les sillons enflammés des obus — puis enfin la fusillade pressée se fait entendre. — En avant! Nous laissons la route libre pour les blessés qu'on transporte; mais la victoire est à nous. Les Prussiens ont cédé six kilomètres de terrain. Villersexel seul résiste encore, il faut l'enlever.

Villersexel est une petite ville dans une gorge, sous la croupe d'un mamelon. La rivière la contourne par derrière et clot le parc d'un immense château appartenant à M. de Grammont. En descendant la côte, les balles nous arrivent. Nous nous rangeons à l'abri à cent mètres des premières maisons.

La moitié de la ville est à nous; mais les Prussiens ont le château et depuis la grande place jusqu'aux ponts qu'ils ont réussi à reprendre 25 contre 1.

Vers neuf heures du soir, trois maisons commencent à brûler et nous font une illumination superbe. — Nous prenons les hauteurs qui dominent à pic et nous nous déployons en bataille. — Là, une grêle de balles nous accueille; on nous canarde du château, des maisons près du pont, mais sans nous faire de mal: les balles vont frapper le 82^e de ligne, derrière nous. Nous restons là immobiles, — les hommes à genoux dans la neige, de neuf heures à deux heures du matin. Jamais, jamais je n'oublierai ce que j'ai vu et entendu. La fusillade était furieuse. Les Prussiens se défendaient pied à pied et mettaient le feu en se retirant, avec du pétrole, dans toutes les maisons. Trois rues en flammes. Parfois les habitants s'échappaient en poussant des cris terribles. Parfois des hurrahs s'élevaient, et le feu cessait pour répondre avec plus de force.

Il ne restait plus que le pont à prendre. Le pont défendu à gauche et à droite par des maisons crénelées et par une barricade, croyait-on. — Deux régiments sont successivement commandés et envoient des compagnies. Elles font quelques pas dans la rue. — 20 hommes tombent. — Impossible d'avancer. — On marchait en pleine lumière de feu et l'on recevait des coups de fusil sans pouvoir y répondre.

— Alors que la mobile viennoise, Maine-et-Loire! — Nous tournons l'église. — C'est à vous, me dit le commandant B..., c'est le poste d'honneur! Prenez un sapeur pour enfoncer les portes à la baïonnette! Jetez tout par les fenêtres. — Nous tournons l'église, et là, dans une encoignure, nous sommes arrêtés par une compagnie du 92^e qui nous dit: N'allez pas, c'est incensé! Nous venons d'attaquer: 12 hommes tombés morts et 30 blessés!!! — Le commandant nous arrête. — R... et moi allons en reconnaissance. C'était pour s'emparer du pont, et nous ne savions pas au juste sa position. On avait dit: Vous avez deux barricades à enlever, et il n'y avait pas de barricades, mais un mur de deux pieds en pierre de taille, crénelé, avec un immense portail triple, en plein fer en bas, et une forte grille dans le haut.

Les Prussiens, de là, tiraient complètement à l'abri, visant à leur aise. Qu'eût pu faire un sapeur avec sa hache? Qu'eût pu faire notre courage contre un pareil obstacle? C'est nous envoyer à la mort certaine.

Le commandant le sentait si bien qu'il avait pris son épée pour marcher avec nous.

Nous nous hasardons tous les trois, lui, R... et moi. Horrible! sur la neige dans la rue, éclairée à giorno, les cadavres des morts; les blessés gémissants, se traînaient à quatre pattes; les Prussiens tiraient toujours dessus.

Les soldats ensevelis sous les décombres, brûlés vivants! et au milieu de la rue, un veau qui beuglait, flairant les morts et gambadant fou de terreur. — Ce veau nous le mangeons ce matin, il est excellent. — Le commandant nous dit: Assez, revenons; c'est insensé... C'est du canon qu'il faut là! C'est un crime de nous faire tuer ainsi, car il est impossible de réussir; je vais trouver le général.

On fit enfin venir une pièce de canon, et au second coup les Prussiens ont cessé.

Ce n'était plus que leur arrière-garde qui luttait du reste pour laisser au corps d'armée le temps de défilé. — Leur but rempli, ils sont partis. — Ainsi, c'est grâce à de B... et à son instance que nous n'avons pas été envoyés à la boucherie. Plus de cent hommes avaient déjà été sacrifiés, et peut-être eût-il suffi de compléter notre mouvement tournant pour forcer les Prussiens à mettre bas les armes, sans coup férir pour nous.

Enfin, c'est nous qui l'avons emporté. — Que Dieu soit loué et qu'il nous protège.

Revue des armes.

L'incendie continue malgré nos efforts. Le château magnifique, avec 100 fenêtres, — meubles de la plus grande richesse, — tout cela n'est plus qu'un monceau de cendres. — On l'a pris et repris. — Les Prussiens, avant d'y mettre le feu, y avaient renfermé 250 Français sauvés par nous. — Les gredins! — Dans la maison qui reste debout et où nous sommes, tout est pillé, déchiré, saccagé. — Il ne reste rien de rien. Ah! la guerre! je l'ai en horreur!

Nous restons ici jusqu'à ce soir et nous nous dirigeons sur... à la poursuite des Prussiens. Ils se retirent plus ou moins en désordre.

En somme, bonne journée et bonne nuit pour nous. Nos hommes se battent très-bien, — nous de même, — et les Prussiens ne demandent que la paix. Tous les prisonniers que nous avons faits nous le disent.

L'homme est vraiment un animal bien fort pour supporter de pareilles fatigues! adieu...

X.

Pour les articles non signés: P. GODET.

Faits Divers.

On commence à frapper à la Monnaie de Paris des pièces de billon à l'effigie de la République.

On a choisi le coin d'Ondine, c'est-à-dire la tête qui se trouve sur les pièces d'argent.

Les sous au nouveau type sont en bronze comme ceux du régime impérial. Au revers, la valeur de la pièce est indiquée au centre d'une couronne de chêne et de laurier.

Les pièces d'or, qui seront très-prochainement frappées, seront à l'effigie du génie, ancien type républicain de 1848 et de 1792. La date, inscrite sur la table que grave le génie, sera seule changée.

Quant aux pièces de cinq francs, on va probablement reprendre le titre de Dupré, aux trois figures, type beaucoup plus joli que celui actuellement adopté.

Il est question de permettre à la Banque, — et de lui recommander, — l'émission de petites coupures; mais on ne croit pas que cette idée soit appliquée. Cela ressemblerait trop aux « assignats », et ce serait une dépréciation, tout-à-fait imméritée, du billet de banque, aujourd'hui échangé facilement contre de l'or.

— On assure que la délégation de Bordeaux étudierait en ce moment un projet consistant à imposer toutes les valeurs étrangères, rentes, obligations et actions qui se cotent sur les marchés français.

Cet impôt varierait de 5 à 10 pour 100 des revenus des valeurs en question. Il frapperait également les valeurs aléatoires, et les fonds étrangers douteux, c'est-à-dire dont les revenus sont sujets à caution.

On calcule qu'il y aurait là pour le Trésor un revenu considérable.

— La Vigie de Cherbourg annonce qu'on prépare l'emplacement d'un vaste camp dans la presqu'île de Cotentin. Ce camp sera établi

sur les landes de Nebou, dont le terrain est très-sec et permet d'établir des rigoles d'écoulement. Le quartier-général sera à Briquebec.

Le ravitaillement du camp par mer sera facile, puisqu'il se trouvera à quelques kilomètres seulement de la côte.

Les travaux de baraquement vont commencer sans retard.

— Il résulte d'explications données sur la capitulation de Péronne que la trahison n'est absolument pour rien dans la chute de la place. La reddition est due à l'emploi des obus à pétrole par l'ennemi. Ces obus ont allumé partout dans la ville des incendies qui n'ont plus permis à la population de tenir.

— Le *Moniteur* annonce la mort de son collaborateur, M. Ponson du Terrail, enlevé en trois jours par une terrible maladie.

— On lit dans le *Siècle*:

« Les Prussiens, qui ont si peur de la baïonnette, sont parvenus à la déshonorer entre leurs mains; on a trouvé parmi les armes de nos ennemis des baïonnettes en forme de scie. C'est un raffinement de sauvages. »

— Le comte de Moltke, lieutenant au 6^e dragons prussien, vient d'être écroué à la prison de Nantes avec un capitaine du 9^e de ligne prussien.

Ces deux individus sont dirigés sur Clermont-Ferrand.

Le comte de Moltke est un neveu du général du même nom.

— Un correspondant du *Times*, à Versailles, prétend que le duc de Chartres, frère du comte de Paris, sert dans l'armée du général Chanzy.

La nouvelle est ce qu'on appelle une nouvelle à sensation; mais nous avons à peine besoin de dire que pas un renseignement sérieux ne permet d'y ajouter foi un instant.

Nous la mentionnons néanmoins ici, à titre de curiosité pure.

— Un journal espagnol annonce que, le 14 courant, le maréchal Bazaine, qu'on croit prisonnier en Allemagne, avait passé par Vergara, se rendant à St-Sébastien.

C'est dans le port de Santander qu'aurait débarqué le capitulé de Metz.

— On s'entretient à Bayonne de la découverte d'une fabrique clandestine de cartouches, établie quartier Lachepaille, où on a saisi environ 40,000 cartouches. On est à la recherche du directeur de cette usine qui fabriquait, paraît-il, ces munitions pour l'Espagne.

Est-ce bien pour l'Espagne?

Chronique Locale et de l'Ouest.

AVIS ADMINISTRATIF.

A partir de ce jour, 25 janvier 1871, le prix de la viande est fixé, d'accord avec MM. les syndics de la boucherie et de la charcuterie, ainsi qu'il suit:

Viande de boucherie:

1 ^{re} catégorie..... (le kil.)	1 f. 20 c.
2 ^e —	0 80
3 ^e —	0 65

Viande de porc... — 1 20

Ce qui constitue une diminution de 0,10 c. par kil. sur la viande de boucherie et de 0,20 c. par kil. sur la viande de porc.

Le Maire, R. BODIN.

Habitants de l'Ouest.

MES AMIS,

Envoyé vers vous par le général en chef pour organiser la défense de notre pays, j'y viens avec confiance et compte sur votre courage et sur votre énergie.

Je connais l'ennemi que nous combattons; laissez-moi vous dire ce qu'il est. — Toujours aux avant-postes, je l'ai vu de près: Perfide, il vient en ami près des populations; mais, à peine arrivé, il enlève leur argent et par millions, aux campagnes les animaux, les blés, et au bout de quelques jours il ne reste aux malheureux qu'il a envahis que le sol nu sur lequel il ne peuvent plus vivre.

Ailleurs ce sont des incendiaires! J'ai vu

Lailli et ses ruines, Châteaudun et grand nombre de villes.

Ici ils violent les femmes. Près de Montmirail, j'ai fait des prisonniers que des maris avaient éreintés pour défendre leur malheureuse femme.

Là ils arrêtent les passants: le pistolet au poing, ils veulent en faire des traîtres à leur pays, des dénonciateurs, et si ces Français ne se hâtent de répondre à leurs infâmes questions, ils les assassinent.

Voilà l'ennemi qui arrive vers vous!

Mais confiance! Dieu vous a placés dans un pays exceptionnel: chaque haie, chaque fossé est une barrière infranchissable. Derrière ces retranchements, les vieillards, les enfants sont des défenseurs utiles.

Pour venir à votre aide, le ministre de la guerre m'a permis de choisir un bon nombre des meilleurs Bretons. Le brave et intelligent général en chef a le yeux sur vous: si vous voulez vous défendre, son armée est là toute prête à seconder vos efforts.

Aux armes donc, mes amis; venez tous.

Vous connaissez les efforts de notre armée vous savez les prodiges de valeur faits par nos braves Bretons, sous la conduite de l'intrépide Charrette. Depuis des mois je conduis des braves au combat: partout nous avons fait notre devoir, partout nous avons résisté. J'avais consacré mes volontaires à la Vierge Marie, elle les a protégés; elle vous protégera, et tous ensemble nous vaincrons.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne fait-on pas la paix? — Vous voulez la paix, nous la voulons tous; mais à quel prix la veulent-ils donner, ces barbares! Ils s'étaient emparés de deux de nos provinces: il fut parlé de paix, et ils les voulaient garder tout entières. — Voulez-vous donner votre pays, sacrifier votre foi, perdre vos chaumières, exposer vos femmes et vos enfants? Car la paix qu'ils proposeraient aujourd'hui serait pour vous l'esclavage!

Si nous voulons la paix, arrêtons-les. Vengeons nos frères immolés. Armons-nous de courage. Songez à vos pères, mettez en Dieu votre confiance, et jurons ensemble de vaincre ou de mourir. Alors l'Ouest sera sauvé et la France avec lui.

CATHELINEAU.

Pour organiser utilement la défense. Je fais appel à toutes les gardes nationales, à tous les chasseurs armés de fusils. Les hommes valides qui n'ont point d'armes viendront avec des pelles et des pioches; en un mot, toutes les populations doivent se hâter de venir pour défendre le passage de la rivière qui heureusement est très-forte en ce moment.

Que les Maires, les Capitaines de garde nationale viennent me trouver. J'indiquerai à chacun son poste et son rôle.

Quand j'aurai organisé ici, je fixerai d'autres rendez-vous.

Le Commandant des corps-francs de la Vendée, CATHELINEAU.

Vendredi dernier, à la station de la Jumelière, dans un des wagons du train qui devait arriver à cinq heures à Cholet, un artilleur montrait à un de ses voisins un pistolet d'arçon qu'il avait eu l'imprudence de charger et d'armer. Tout-à-coup une détonation se fait entendre, et la balle, après avoir blessé grièvement une dame placée auprès du soldat, traverse plusieurs compartiments sans faire d'autres victimes.

L'artilleur a été mis en état d'arrestation.

Pour chronique locale et faits divers: P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

POUR ÉVITER

LES CONTREFAÇONS

DU

CHOCOLAT-MENIER

IL EST INDISPENSABLE

D'EXIGER

LES MARQUES DE FABRIQUE

avec

le véritable nom.

Saumur, imprimerie P. GODET.